

La fonction primitive de l'histoire est de conserver le souvenir du passé, transmis par un récit qui trouve bientôt des accents épiques ou lyriques et soutenu par des objets qui revêtent peu à peu le caractère de reliques. Cette histoire, nous l'avons un peu oubliée, nous l'avons sentie comme désuète; nous nous en sommes méfiés même, car elle avait tendance à calquer la réalité passée sur des modèles idéalisés de société. On la découvrait parfois au détour d'un récit populaire; on la pressentait à la base de notre imagerie historique et patriotique. Or, voici qu'elle retrouve sa vigueur —et sa valeur— chez les immigrants argentins d'origine valaisanne.

Madame Celia E. Vernaz est, par goût et par vocation, la gardienne de la mémoire de la Colonie San José (Argentine). Elle perpétue le souvenir des origines et du premier développement de cette Colonie; elle anime le «Musée historique régional de San José» qui expose, véritables reliques, les objets-témoins de l'aventure des immigrants.

Les «Annales valaisannes» se plaisent, en cette année de «Valaisans du monde» et du 700^e anniversaire de la Confédération, à lui donner la parole. Elle livre ainsi au lecteur un texte émouvant, nourri de tradition orale peut-être simplificatrice, qui fait des pionniers, des patriarches et qui témoigne de l'ardent désir de conserver les racines qui rattachent la Colonie au Vieux-Pays (expression pour une fois justifiée).

La rédaction

San José

Colonie valaisanne en Argentine

par

Celia E. VERNAZ

(Traduction: Sandra GAILLARD)

Au siècle passé, l'Amérique fut un continent très attirant pour les émigrants européens, étant donné qu'il y existait de grandes étendues de terres fertiles mais incultes et que les gouvernements américains offraient des avantages aux laboureurs en vue de favoriser leur établissement dans les nouveaux pays.

De leur côté, les populations alpines se trouvaient dans des situations économiques et sociales angoissantes dues à l'excès de main-d'œuvre et au manque de travail sur les champs. Les familles très nombreuses ne voyaient pas avec trop d'espoirs l'avenir de leurs enfants et elles prêtèrent l'oreille aux

paroles séduisantes des agences d'émigration. C'est ainsi que plusieurs convois partirent du Valais en 1857, avec quelques Savoyards et Piémontais, vers l'hémisphère sud pour fonder une colonie agricole dans les terres du général Urquiza, président de la Confédération argentine. Cette colonie fut appelée San José. Les régions d'Hérémence, Monthey, Saint-Maurice, Sierre, Sembrancher, Bagnes perdirent une grande partie de leur population. Cet exode augmenta lorsque les premiers colons, déjà installés dans le nouveau pays, écrivirent de longues lettres en décrivant l'abondante production et les potentialités des terres argentines, et en encourageant parents et amis à entreprendre le voyage pour les rejoindre à la Colonie.

Les registres d'entrée dans le pays signalent l'arrivée de 93 familles valaisannes au cours de la première année à partir de la fondation, chiffre qui augmenta considérablement pendant les dix années suivantes. Des familles nombreuses, aussi nombreuses que celles qui quittèrent le Vieux-Pays en 1857, ont transmis, de génération en génération, leur empreinte d'origine à travers des noms tels que Delaloye, Bastian, Favre, Lonfat, Gaillard, Germanier, Fussey, Pralong, Forclaz, Bruchez, Creton, Rudaz, Micheloud, Bonvin, Fellay, Penon, etc.¹

Lorsqu'elles arrivèrent aux nouvelles terres, on assigna à chaque famille un terrain de 27 hectares, quatre bœufs, deux chevaux, deux vaches, du bois de construction, des bûches et une avance de 100 pesos. Les parcelles étaient démunies de tout, puisque ces champs vierges n'avaient été utilisés que pour l'élevage du bétail. C'est à côté des ballots, des colis et des malles rangés au bord du fleuve Uruguay que les émigrants attendirent, en plein air, sous l'inclémence de l'hiver, la délimitation de leurs propriétés.

Pour des raisons diverses, le contrat d'immigration signé en Europe pour installer les colons dans l'Etat de Corrientes ne fut pas accepté et les immigrants durent rester dans l'Etat d'Entre Rios, sous la protection du général Urquiza. En arrivant sur les terres octroyées, ils furent bientôt déçus, les oranges promis à Corrientes étaient devenus, dans la nouvelle région qu'on leur assigna, des arbres épineux.

L'installation posa assez de problèmes. Les colons durent signer de nouveaux engagements avec les autorités locales, mais heureusement celles-ci leur donnèrent à tous la possibilité de devenir propriétaires sur la base de l'effort et du travail. Cependant les difficultés apparurent immédiatement. La base de l'alimentation argentine était la viande, et les Européens supportaient mal ce changement. Ils demandaient plus de farine et de galettes pour compléter les repas de tous les jours. Ces marchandises arrivaient à la Colonie en chars depuis Conception del Uruguay, ville située à peu près à huit lieues de distance. Il est facile de comprendre donc que la pluie provoqua, assez souvent, des retards dans le ravitaillement.

¹ MACCHI, Manuel, *Urquiza Colonizador*, Buenos Aires, 1949, p. 39.

Lorsque chaque parcelle commença à produire, ces inconvénients disparurent ; en outre les colons s'entraidaient solidairement et ils partageaient la satisfaction de leurs besoins vitaux, tel que le pain de chaque jour. L'adaptation au milieu se fit progressivement. L'élément natif, assez indocile au commencement, s'incorpora peu à peu aux labours et, spécialement, à tout ce qui concernait l'élevage du bétail. C'était le gaúcho qui apprenait aux nouveaux venus les formes de travail adéquates au climat, au relief et aux étendues des champs. En peu de temps, les Valaisans ont su organiser leur vie dans une Colonie et purent dès lors jouir des fruits obtenus dans la lutte pour s'enraciner dans un nouveau pays tout en gardant les sentiments, la nostalgie et les souvenirs de la terre des parents. Beaucoup de traits de leur culture d'origine se sont conservés si purs qu'on peut croire que le temps et la distance n'ont pas pu vaincre les liens d'amour avec la vieille patrie.

La maison

Lorsque le groupe d'immigrants arriva au lieu prévu pour son établissement, il n'y avait, dans cet endroit, que l'abri d'un four à chaux où se réfugièrent quelques femmes. Le reste du convoi dut camper sous les arbres, protégé par des piles de malles jusqu'à ce que les logements fussent construits. Ils commencèrent par des maisonnettes très simples; de petites huttes avec des murs en boue et des toits de paille. Peu à peu, alternant avec les travaux à la campagne, ils fabriquèrent des briques et moulèrent des pierres pour bâtir des logements solides. Ces maisons furent si bien faites qu'elles résistèrent aux ravages du temps et, après cent ans, on peut encore observer ici et là, dans les champs, ces reliques qui parlent, en silence, de l'effort des pionniers pour convertir une forêt sauvage en une Colonie prospère.

Les bâtiments étaient constitués d'un rez-de-chaussée et de deux étages, appelés tous les deux greniers. Les murs faisaient généralement plus d'un demi-mètre d'épaisseur; bien que quelques-uns aient été faits uniquement en pierre, la plupart avaient une base en pierre faisant un mètre sur les ciments et le reste était construit en briques. Un petit cube à l'intérieur d'un mur remplissait la fonction de coffre-fort; c'est là qu'on gardait les papiers et un peu d'argent en réserve. La cuisine se trouvait presque toujours en face du reste des pièces d'habitation. Elle était équipée d'un grand fourneau, d'une cuisinière à bois, d'une cheminée et, assez souvent, d'un four à pain. Certains préféraient placer celui-ci en dehors de la maison, au fond du jardin. Ils le construisaient donc suffisamment large pour cuire plus d'une douzaine de pièces à la fois. La famille Morend, par exemple, considérait cette tâche comme faisant partie d'une cérémonie quasi religieuse, à cause de l'émotion qu'engendrait chaque semaine la préparation d'une pâte en farine de blé, blanche comme les sommets des montagnes, à laquelle ils donnaient des formes volumineuses qui gonflaient encore pendant qu'elles doraient dans le four chaud.

Les chambres étaient amples et bien aérées; il y avait toujours une fenêtre recueillant les rayons du soleil. L'escalier conduisant aux étages supérieurs se trouvait à l'intérieur. Les échelles, faites avec de gros morceaux de bois décorés par les colons, s'harmonisaient avec les longues poutres gravées qui soutenaient les toits à deux pans, parfois en tuiles, parfois en zinc. Les immigrants voulurent construire des maisons semblables à celles qu'ils avaient eues en Suisse. Au cas où il y aurait des tempêtes de neige, ils pourraient – pensaient-ils – y faire face en protégeant même les animaux, dans la grande salle au rez-de-chaussée. Mais la neige n'est pas un phénomène connu dans la région de San José, par conséquent le blanc des hivers ne resta que dans les souvenirs ou dans les rêves et l'espoir de le revoir se fondit lentement sous un ciel chaud.

Au fur et à mesure que la famille s'agrandissait, on ajoutait des pièces, des galeries et d'autres commodités dans la maison. Bien sûr, les caves ne manquaient pas. Il y en avait dans toutes les propriétés. C'est dans ces pièces très fraîches que l'on préparait le vin et que l'on conservait les fromages.

La plupart des Valaisans étaient très ingénieux. Ils eurent de petits ateliers pour diverses activités: forge, menuiserie, fromagerie, fabrication de chaussures, etc. Ils bâtirent des moulins et des greniers pour conserver le foin et pour garder leurs outils. Ces dépendances constituaient un tout autour d'une cour centrale où l'on se réunissait après la journée pour prendre un verre et parler du Vieux-Pays. On peut encore aujourd'hui revivre les vieux temps dans les cours de chez Fellay, Delaloye, Micheloud et Dallèves.

Le travail

Les labours et l'élevage du bétail furent les tâches fondamentales des colons. Ceci explique le malaise de certains horlogers de Neuchâtel qui durent changer d'activité ou partir. Ceci provoqua des situations désagréables². Par contre, ceux qui voulurent travailler la terre eurent d'immenses possibilités. Au début, ils reçurent l'aide du général Urquiza pour acheter des outils, de la semence, des bœufs. La plupart des immigrants s'arrangèrent pour fabriquer leurs outils de leurs propres mains. Les premiers temps, un tronc d'arbre aiguisé en forme de soc, traîné par un cheval ou par un bœuf, servit à labourer les parcelles jusqu'à ce que la charrue à moucheron puisse le remplacer. Les activités commençaient au petit jour et finissaient avec le coucher du soleil. La préparation de la terre pour les semailles demandait plusieurs jours. On semait du blé, du lin, du maïs ainsi que des plantes fourragères telles que l'avoine et le seigle.

² Manifeste du Conseil municipal de San José, publié le 10 août 1862 (Archives du Centre d'Etudes Historiques de San José).

Le problème le plus généralisé fut le manque de clôtures, car les troupeaux de vaches envahissaient, assez souvent pendant la nuit, les terres cultivées et provoquaient la perte totale de la récolte. Les sauterelles furent, elles aussi, un ennemi redoutable mais, heureusement, elles n'apparurent que sporadiquement.

Pour la récolte, les voisins se réunissaient et s'entraidaient puisque le seul instrument de travail qu'ils possédaient était la faucille; ce n'est que bien plus tard qu'ils ont eu la première moissonneuse. Dans des chars très lourds, ils transportaient les gerbes qu'ils allaient battre en séparant le grain du son. La paille, entassée dans les greniers, servait à nourrir les animaux. Les femmes participaient au même rythme que les hommes à ces rudes labeurs. Pour ne pas bronzer, elles portaient des chapeaux en paille tressée avec de larges bords et des foulards qui voilaient presque complètement leurs visages. Les tabliers aux grandes poches, toujours très utiles, ne manquaient jamais sur leurs longues jupes. Les paysannes manœuvraient la fourche avec une dextérité étonnante et c'étaient elles qui se faisaient remarquer par la perfection de leurs travaux.

Toute la famille collaborait à la récolte du maïs. Dans des sacs à dos, les colons ramassaient les épis qu'ils entassaient ensuite à côté des parcelles jusqu'à ce qu'arrivent les chars qui les transportaient aux greniers pour les égrener. Chez P. Dupont, ces tâches furent célèbres, parce qu'il aimait bien recevoir: il racontait des histoires et il offrait des verres de liqueur ou de vin à tous les voisins qui venaient l'aider.

Les vignes occupaient des étendues considérables dans les parcelles des colons, car ils tenaient beaucoup à cette culture fort traditionnelle dans leur ancienne patrie. Les rangées de vigne, près des bâtiments, dessinaient des portées sur les champs. Les sarments enroulés autour des fils de fer s'élevaient à une hauteur d'un mètre et demi et s'étendaient sur des piquets équidistants. Les paysans étaient fiers de la propreté de leurs plantations. Ils préféraient le raisin noir au blanc. Ils les ramassaient dans des paniers ou dans des caisses qu'ils transportaient sur des traîneaux jusqu'aux tonneaux. Ils faisaient du bon vin. Parmi les plus réputés, on peut citer ceux d'Arlettaz, de Dalleves ou de Besson. Mais les vignes les plus célèbres à cause de leur fertilité et de la perfection de leur émondage étaient celles de la famille Fussey. Il fut très dur, pour les colons, d'accepter l'ordre du gouvernement qui interdit la fabrication de vin et de liqueur dans la région. Les autorités voulurent protéger la qualité de la production des vins de l'Etat de Mendoza, et les colons en furent les victimes.

Chaque maison avait sa plantation d'arbres fruitiers; on y trouvait des pêcheurs, des orangers, des mandariniers, des citronniers, des poiriers, des pruniers, des figuiers, des abricotiers, des pommiers et des cerisiers. Les visiteurs qui venaient de la Maison centrale de l'Immigration furent étonnés par la beauté des arbres du Docteur Bastian de Liddes³. De cette magnifique

³ WILCKEN, Guillermo, *Las Colonias*, Buenos Aires, 1872, p. 282.

plantation, il reste encore des orangers centenaires qui, luttant contre le temps, constituent aujourd'hui le témoignage de l'ancienne splendeur de la Colonie.

Les noyers les plus remarquables appartenaient à la famille Follonier. Elle ramassait chaque année des quantités de fruits extraordinaires. Les colons faisaient des fruits secs, des fruits confits et toutes sortes de confitures. De grands flacons de conserves, qui ornaient les étagères des caves, servaient à nourrir la famille pendant toute l'année. Les paysans avaient aussi leurs jardins. Les légumes, les pommes de terre, les cacahuètes, les patates douces ne manquaient pas sur la table.

L'élevage fut encore une activité assumée avec responsabilité et amour par les Valaisans. Dès leur arrivée, Urquiza leur fournit le cheval pour le char et le bœuf pour la charrue. Les vaches donnaient le lait de chaque jour et celui-ci constituait l'un des produits de base de l'alimentation. Avec le lait qu'ils n'arrivaient pas à consommer frais, ils préparaient des fromages qui mûrissaient dans les caves, l'un à côté de l'autre, sur les étagères. Habituellement ils vendaient leurs produits à la ville de Concepcion del Uruguay située à plusieurs kilomètres de la Colonie. Les Valaisans traversaient à pied les forêts et les ruisseaux pour apporter les fromages au marché. Les fruits de cette petite entreprise familiale furent si bons que les paysans les présentèrent à des expositions agricoles à Buenos Aires et même à Chicago et à San Luis, aux Etats-Unis, où ils obtinrent des premiers prix. La famille Fellay en conserve encore des témoignages⁴.

Les colons étaient fiers des troupeaux de vaches qu'ils élevaient, mais ils ont eu assez souvent de graves problèmes avec les animaux qui s'infiltraient dans les terres cultivées et détruisaient les plantations de l'éleveur ou celles des voisins. Les paysans surveillaient soigneusement le bétail lorsqu'il paissait dans les champs, mais ils durent également l'enfermer, la nuit, dans des enclos. Bien que précaires, ceux-ci permirent de mettre fin aux ravages.

Bien que les Européens aient apporté leurs propres monnaies, à la Colonie circulait le «patacon» bolivien, le réal et une monnaie que le général Urquiza fit frapper spécialement pour San José. Lorsque les Anglais établirent leur centre industriel aux alentours des parcelles des colons, la vente du bétail commença à se faire en livres sterling.

Culture

Le centre valaisan était constitué par des personnes de différents niveaux de préparation. Bien qu'il y ait eu de rudes montagnards qui savaient à peine écrire —on peut le constater dans les lettres conservées au Musée— il y en eut d'autres dont l'instruction était remarquable. Parmi les immigrants on vit arriver deux médecins. Le docteur Jean-Joseph Bastian, de Liddes, exerça l'art de guérir avec un altruisme et une abnégation incomparables; il reçut des colons

⁴ Archives du Musée Historique de San José: documents.

une médaille d'honneur, en reconnaissance de son dévouement. Le deuxième médecin était Laurent-Joseph Morard, d'Ayent; mais, curieusement, il n'exerça jamais sa profession à la Colonie; on ne possède pas de documents à cet égard, cependant, d'après ses descendants, le médecin n'aurait pas apporté son diplôme de l'Europe.

En plus de ces professionnels, la Colonie compta de nombreux Suisses fort cultivés, par exemple: M. Rodolphe Siegrist qui fut engagé comme secrétaire par l'Administrateur de la Colonie, Alexis Peyret, ou Jean Meyer qui s'occupa de la présidence du Tir suisse international, ou Léon Pellenc et Marie Clou, tous deux instituteurs remarquables. Certaines familles donnèrent à la Colonie des hommes et des femmes éminents, tels que les Varonne (ou Varona).

La plupart des colons parlaient des patois valaisans ou des dialectes allemands; cependant leurs enfants, en allant à l'école argentine, n'apprirent que l'espagnol. Les autorités exigeaient que les cours soient faits uniquement en langue nationale. Les immigrants ne purent donc pas éviter, chez leurs fils, la perte de la langue maternelle. Les nouveaux venus tenaient beaucoup à l'instruction et à la religion; en effet, leur souci d'obtenir la création d'une école et d'une église catholique, au sein de la Colonie, se manifesta dès leur arrivée. Ils expliquèrent cette préoccupation au général Urquiza qui ne s'attarda pas trop à lui donner une solution; selon des documents officiels, en 1860, les deux institutions fonctionnaient déjà à San José. D'après les registres d'éducation, à l'école, on enseignait la religion, l'arithmétique, la grammaire nationale, l'écriture, la lecture, la géographie, le civisme et l'urbanisme. On incorpora plus tard d'autres enseignements⁵.

Un aspect remarquable chez les immigrants était leur goût de la musique et du chant. Ils jouaient presque tous d'un instrument et ils faisaient partie d'une fanfare ou d'une bande. Lorsque le soleil se couchait, ils se réunissaient chez des amis pour chanter. Les soirées chez Vincent Micheloud étaient brillantes; on dit que de son jardin jaillissait une musique mélodieuse et sublime qui était le régal des voisins lointains. Parmi leurs cahiers de partition, des hymnes et des marches, qui reposent actuellement dans le Musée local, se distinguent ceux de Camille Bruchez et de Luis Eggs. Un véritable bijou littéraire est le recueil de chansons réalisé par François Rudaz, expression de sa passion et de son amour pour le chant.

Toutes sortes de manifestations artistiques enrichirent le bagage culturel de la Colonie. Certains paysans sculptaient en bois d'oranger des statuettes religieuses qu'ils offraient à l'église ou qu'ils gardaient jalousement dans un tiroir de la table de nuit. D'autres, qui, dans leurs villes d'origine, avaient été sculpteurs de marbre, s'occupèrent de tailler la pierre artistiquement. La famille Udriard a conservé des peintures sacrées réalisées au temps où l'on installa

⁵ GUIOT, Elena A. de, *La Enseñanza primaria en la Colonia San José*, Santa Fe, 1987, p. 46.

un collège religieux à San José. La création artisanale attira beaucoup de gens, notamment les travaux en laine, en paille tressée et le tissage.

Peu de Valaisans envoyèrent leurs enfants ailleurs pour suivre des études supérieures, car les centres éducatifs se trouvaient loin et, en plus, parce qu'ils avaient besoin des jeunes pour travailler aux champs. Cependant, au sein des premières familles, on vit surgir des studieux tels que Décurgez, Germanier, Gaillard, Magnin, Ballay, Gay, Duprat, Micheloud, Arlettaz, Moix et Favre.

Aspect social

Le noyau familial valaisan était constitué des parents, enfants, grands-parents, oncles, cousins et autres personnes qui s'incorporaient à cette cellule sociale. Même avant le départ en Amérique, ils se mettaient en rapport les uns avec les autres pour se voir octroyer des parcelles en commun. En effet, une clause du contrat d'établissement autorisait les paysans à s'associer pour constituer le groupe de cinq adultes indispensable pour avoir droit aux concessions.

Le pilier de base de la famille était l'homme le plus âgé qui, par son expérience, imposait un respect indiscutable. Le grand-père devenait une figure mythique, quelque chose de semblable à l'axe autour duquel tournaient les hommes et les événements. Rien ne se faisait sans son consentement et ses paroles avaient force de loi. Ces patriarches étaient admirés et considérés par tous les habitants de la Colonie. Par différentes qualités ou conditions, ces hommes devinrent célèbres. Imoff, par exemple, fut fameux par son aspect toujours impeccable. Il était très grand, son chapeau et son costume noirs contrastaient avec sa longue barbe blanche; il se déplaçait d'un endroit à un autre en portant une petite valise carrée où – disait-on – il avait son argent. Et Etienne Delasoie, lui, était connu par son imposante autorité et par son air de montagnard. Homme très fort et silencieux, il passait des heures assis devant la porte de la maison, en surveillant le travail de tous les membres de la famille.

Dans tous les foyers, c'était spécialement à table qu'on pouvait constater la force de l'autorité paternelle qui s'exerçait même sur les domestiques, les employés de la maison et les ouvriers agricoles. Pendant le repas, la parole était réservée exclusivement au patron qui dominait la situation souverainement.

La femme était la compagne fidèle, elle prenait en charge non seulement le ménage, mais aussi des travaux au jardin. Elle participait, à côté des hommes, aux soins du bétail, aux semailles et aux récoltes. Elle ne reculait devant aucune tâche; elle réparait même les outils pour le labourage. Certaines femmes, étant devenues veuves et ayant des enfants tout petits, firent face à la réalité et prirent en main le soutien de leur famille avec une fermeté remarquable. Rien ne les ébranlait; ces solides Valaisannes réussirent à surmonter toutes sortes de difficultés.

Le service domestique fut assuré par des jeunes filles indigentes qui travaillaient pour la nourriture et l'habillement. On a appris, cependant, qu'il y eut des immigrants – tel le cas de A. Bonvin – qui sollicitèrent de leurs parents restés en Valais l'envoi d'une femme de ménage, laquelle – disaient-ils – serait bien rémunérée⁶. Ces jeunes filles furent généralement incorporées et acceptées gentiment comme des membres de la famille.

En ce qui concerne la religion, la majorité des immigrants étaient catholiques; un tout petit nombre seulement de protestants vint s'installer dans la Colonie. Les deux religions eurent des adeptes compréhensifs et respectueux des autres au point qu'on célébra des mariages mixtes assez souvent. L'église était située en face de la place centrale. C'est là qu'on célébrait la messe qui rassemblait la totalité de la population. Très tôt le matin, on voyait arriver les chars avec toute la famille très élégamment habillée. Comme les gens allaient rester toute la journée au village, ils détachaient les chevaux à côté de la chapelle. La vie sociale commençait, pleine de gaieté. Les colons échangeaient des nouvelles, ils lisaient, en groupes, les lettres des parents du Valais, ils parlaient des récoltes, des fléaux, des affaires. Chaque dimanche était la fête méritée après une dure semaine de travail. Les cloches sonnaient les heures, mais elles annonçaient aussi le commencement de la messe, l'Angelus à midi et le départ définitif d'un des habitants vers le repos éternel.

L'église fut toujours un centre de réunion important. La célébration du patron, saint Joseph, tous les 19 mars était très significative. Après la messe solennelle, on faisait une procession et, plus tard, c'était la fête avec la kermesse et des repas en plein air.

De petites soirées entre voisins et amis ne manquaient pas. Notamment, les gens qui avaient émigré ensemble se rencontraient pour partager de bons moments, tant ils en avaient partagé de mauvais... Les colons s'entraidaient dans les labours, que ce soit aux moissons, au battage ou aux semailles.. Et, lorsque les tâches étaient accomplies, ils fêtaient avec des repas animés par l'accordéon et les danses. Ils s'amusaient bien en sautant au rythme des mazurkas, des «shotis» ou des polkas. Au cours de ces réunions familiales, les jeunes se faisaient des amis et cultivaient même des relations qui deviendraient, avec le temps, très solides. Ceci rendait heureux les parents puisqu'ils sentaient que, de cette manière, leur amitié, née dans les lointaines montagnes, se continuait sur les pampas argentines, à travers leurs enfants.

Pour le carnaval, les hommes faisaient des cortèges. Ils parcouraient la Colonie à pied ou à cheval, pour arriver jusqu'aux maisons où il y avait des jeunes filles. Ils y dansaient toute l'après-midi du dimanche. Les femmes de la maison servaient du vin et des gâteaux.

Il y avait encore une autre fête très gaie: la kermesse qu'on organisait à l'école. On y jouait toutes sortes de jeux; on participait à des concours, et le soir, on assistait à la soirée artistique où l'on donnait les prix gagnés pendant l'après-midi. La soirée finissait, bien sûr, avec un bal populaire.

⁶ Archives du Centre d'Etudes Historiques de San José: lettres.

Relations avec le Valais

Nombreux sont ceux qui se demandent si les Valaisans se trouvèrent à l'aise et s'ils se plurent dans leur nouvelle patrie, ou si, au contraire, ils désiraient rentrer chez eux. En lisant de vieilles lettres, en parlant avec les colons octogénaires qui conservent encore frais leurs souvenirs, on a pu reconstituer les faits. Les immigrants regrettèrent leur pays, leurs amis, leurs parents si éloignés qu'ils ne pourraient plus revoir. Ils eurent la nostalgie des montagnes, de la neige, de la maison natale. Mais ils étaient ravis de l'abondance des récoltes et de la variété des travaux; ils s'extasiaient devant l'étendue des propriétés fertiles. En général, ils réussirent à équilibrer leurs sentiments, puisque la quasi-totalité des étrangers arrivés resta à la Colonie. Ceux qui ne s'y plurent pas – très peu nombreux – allèrent s'installer à Santa Fe ou rentrèrent en Valais comme, par exemple, Jean B. Dubuis. La plupart des colons appelaient leurs compatriotes à les rejoindre à San José. Appel qui eut un bon écho pendant plusieurs années. Il y eut aussi des gens qui visitèrent souvent la Suisse pour se fournir des choses qu'ils ne pouvaient pas acheter en Argentine, pour y vendre des propriétés et en rapporter l'argent à la Colonie. A. Müller, par exemple, possédait à San José un grand magasin et de vastes plantations de vignes. Il fabriquait des liqueurs et des vins exquis. Comme il faisait partie de la commission fondatrice du Tir suisse international depuis 1859, il rentra plusieurs fois dans sa patrie où il acheta des marchandises telles que des armes, des munitions, des horloges, de la vaisselle en porcelaine, de la faïence fine, des outils, etc. D. J. Favre fit la même chose; il était, lui aussi, lié à l'institution du Tir. Il réunissait tous les colons dans la pratique du «Veterli».

Outre les lettres qui arrivaient fréquemment aux premiers temps, racontant non seulement les événements produits en Valais mais aussi dans l'Europe, les immigrants attendaient anxieusement les journaux du Vieux-Pays. Ces nouvelles envoyées par les parents arrivaient, naturellement, avec beaucoup de retard.

Chaque 1er août on commémorait la date patriotique dans des actes publics. Le drapeau suisse était hissé à côté de l'argentin et la Bande jouait des marches et des hymnes avec émotion. Ces journées-là, on préparait des repas succulents et les toasts joyeux rassemblaient tous les frères de l'ancienne patrie.

La première guerre mondiale provoqua une fracture dans les communications qui s'interrompirent pendant un très, très long temps. Les lettres s'égarèrent ou, peut-être, elles ne furent plus envoyées, les immigrants ayant déjà trop de mal à écrire en français. Leurs enfants, n'ayant pas appris la langue des parents à l'école et n'ayant pas, d'un autre côté, connu leur famille en Europe, étaient moins motivés pour tenter une reprise des contacts.

Actuellement, les relations entre le Valais et la Colonie se sont rétablies⁷. Beaucoup de descendants des immigrants valaisans ont retrouvé leurs cousins

⁷ CARRON, A. et CARRON, C., *Nos Cousins d'Amérique*, Sierre, 1986, p. 250.

lointains et une abondante correspondance unit les sentiments et les pensées à travers l'océan. D'ailleurs, ce rapprochement s'est accru grâce au séjour que le professeur Sandra Gaillard a fait dernièrement en Valais. Elle s'est occupée de mettre en contact beaucoup de familles, au moyen de recherches de documents qui certifièrent les liens de parenté. Ses activités réalisées avec ardeur et l'enthousiasme qu'elle manifesta dans la récupération de nos racines réveillèrent, chez les Valaisans, le désir d'entreprendre des projets en commun. Revenue en Argentine, Sandra Gaillard appuya la création d'une association de soutien qui mit sur pied le «Centre d'études Valais-Argentine, Colon (Entre Rios)». Celui-ci se propose de contribuer à resserrer les liens des familles des deux pays, de faire la diffusion de la culture valaisanne à la Colonie et vice versa, d'enseigner aux Argentins la langue de leurs ancêtres et d'organiser toutes sortes d'activités culturelles et des échanges qui assurent que des liens de sang et d'amour seront noués à jamais.

L'hommage le plus grand à l'épopée de l'immigration fait par les descendants des premiers colons est le Musée historique régional de San José. C'est là qu'on a concentré, dans de modestes salles, le trésor d'un passé merveilleux qui vit encore à travers chaque objet. Il s'agit d'une très vieille maison qui ouvre ses portes tous les jours, sur la place centrale. C'est là que bat le cœur de la Colonie. A peine on y entre qu'une sensation étrange vous saisit, c'est un mélange d'émotions et d'interrogations. Enroulé autour d'une fleur indigène apparaît un écriteau: «Voyageur qui passes, fais une halte et écoute». On répond à l'appel presque inconsciemment. Juste en face un portrait d'un immigré aux cheveux blancs et à la barbe longue vous éprend avec un regard indéfinissable enjambant les années et la distance. Un silence émouvant vous fait sentir le passage du temps. Vous glissez sur l'histoire et vous trouvez la liste des noms des immigrants. Le rideau se replie dans la mémoire, un cortège de souvenirs vous entraîne dans la maison et le grand-père qui vous souhaite la bienvenue, à l'entrée, vous offre tendrement son bras pour vous inviter à revivre l'aventure de l'immigration. Vous traversez une cour paisible, ornée de colonnes austères et de fleurs blanches qui transmettent une profonde quiétude à l'esprit. Un deuxième écriteau vous rappelle: «Ici repose le souvenir de tant d'années de lutte...»

Le visiteur est entouré d'un air mystérieux et il se laisse amener doucement vers le passé. Embaumé du parfum des pétales hospitaliers, sous un ciel accueillant, il arrive devant une deuxième porte qui s'ouvre, généreuse. La surprise, l'étonnement provoquent des expressions inouïes. Les armoiries valaisannes s'alignent en face. Le grand drapeau dort dans un coffre, c'est le même qui, en 1857, accompagna les colons dans leur geste historique. Une grande carte signale les villages d'origine et les noms des familles qui les quittèrent à jamais. A côté, un coffret en verre garde amoureusement une poignée de la terre aimée, cette terre jamais revue, qui reçut dans son sein les parents valaisans restés là-bas. Quelque chose vous étreint, un sentiment qui jaillit du fond du cœur. On se tait un instant devant la galerie des portraits. Des visages décharnés vous interpellent. Les mots des écriteaux reviennent à l'esprit: «Regarde ces cloches devenues muettes; elles ne sonnent plus comme

autrefois; regarde ces réverbères nus et endeuillés..., ils se sont éteints. Regarde les aiguilles de la pendule, ces pièces de monnaie, cette charrue, ces roues..., elles ont tellement tourné qu'elles reposent aujourd'hui, dans le silence de cette maison, épuisées ainsi que l'image du grand-père qui, de son tableau, contemple la scène.»

On avance par les couloirs et l'on découvre une salle après l'autre. Six mille pièces constituent la richesse du Musée. Pourtant, ce n'est pas la quantité d'objets et de documents qui étonne le visiteur, c'est leur tendresse et leur gravité. Parce que le lit en bronze est fait, le crochet est repassé, la robe de mariage fait parade de sa dignité, le chapeau aux rubans apparaît tout neuf. Tout brille avec la même pureté. Les ustensiles de la cuisine, des casseroles, de petits appareils, des porcelaines, des faïences et même le beurrier artistiquement orné d'une gravure représentant des grappes. Des malles, des tonneaux, des pipes et des lunettes, des fusils et des balles, tant de choses valaisannes... Comment a-t-on pu croire que des liens si forts allaient être vaincus par le temps?

Cent trente ans en arrière, le Valais nous offrit la force de ses bras jeunes pour construire notre avenir. Ces hommes courageux ne se fatiguèrent pas en vain, on leur rend hommage au Musée. Dans cette vieille maison le temps est irréel, les heures s'écoulent sans qu'on s'en rende compte et le voyageur n'a vu que la moitié des pièces. Tout d'un coup, les horloges se mettent en marche, les sonneries rappellent au présent et le visiteur, fatigué et ému, est conduit dans le salon. Là, les fauteuils, les sourires accueillants, le café, les liqueurs, les causeries le mettent à l'aise. Des gens viennent saluer le voyageur; comme un siècle plus tôt, les colons veulent recevoir des nouvelles de leur famille européenne. «Que c'est beau, nous dit le visiteur, de se sentir chez soi avec un océan au milieu!» Avant le départ, vous vous arrêtez devant le dernier écriteau: «Voyageur qui passes, écoute avant de partir: en chaque objet du Musée historique régional de la Colonie San José bat encore l'écho chéri et impérissable des choses qui persistent à travers le temps grâce à l'amour sincère des fils.»

En effet, ce réduit valaisan a été visité par beaucoup de Suisses et ses portes ne cessent d'être ouvertes à tout le monde en une chaleureuse étreinte fraternelle où se fondent les sentiments et l'histoire en ce moment solennel où un important anniversaire de la Confédération unit le cœur de l'Helvétie et de ses émigrés.

San José, 1988.